

Review

Reviewed Work(s): *The Disunity of Science: Boundaries, Contexts and Power* by Peter Galison and David J. Stump

Review by: Libby Schweber

Source: *Revue française de sociologie*, Apr. - Jun., 1998, Vol. 39, No. 2 (Apr. - Jun., 1998), pp. 448-450

Published by: Sciences Po University Press on behalf of the Association Revue Française de Sociologie

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/3322726>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



and Sciences Po University Press are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue française de sociologie*

JSTOR

ou très limitée, la cumulativité des résultats acquis». D'où des rapports très différents entretenus par les disciplines avec leur passé : les physiciens peuvent se consacrer seulement à l'actualité des recherches, qui intègrent les acquis valides, alors que les spécialistes des sciences sociales jugent indispensable la lecture des textes classiques.

Mais au-delà de leurs insuffisances, les sciences sociales se démarquent des autres disciplines par des concepts sans équivalent dans les sciences de la nature : les intentions et les significations que les hommes prêtent à leurs actes et à leur environnement sont à la fois indispensables et inobservables. Une branche de la psychologie contourne la difficulté en attribuant les motivations aux sujets par le biais des consignes expérimentales. Les sociologues, pour leur part, sont divisés : certains insistent sur la difficulté à les connaître empiriquement, d'autres en font un élément central de leur système explicatif, «en attribuant facilement préférences ou intérêts à ceux qu'ils étudient». L'objectif des sciences sociales n'est plus alors la recherche de lois générales qui exprimeraient un déterminisme mécanique, inadapté à l'homme supposé libre, mais la compréhension de leurs actions dans des conditions spécifiques, ainsi que des conséquences collectives de ces actions. La valeur explicative de l'intention, selon qu'il s'agit de comportements individuels ou de phénomènes sociaux, devra être soigneusement analysée, de même que ses origines. Enfin, la place à accorder aux justifications demeure un choix ouvert : faut-il prendre au sérieux les raisons invoquées par les acteurs étudiés, ou chercher à dévoiler des causes et des mécanismes dont ils ne seraient pas conscients ?

Le lecteur ne doit donc pas s'attendre à trouver dans cet ouvrage la présentation d'un travail empirique sur les pratiques et les convictions scientifiques, mais une synthèse des différents courants prenant la science, ou plutôt les

sciences, comme objet d'étude. Matalon y ajoute, avec une grande finesse, ses propres critiques et interrogations sur les théories exposées, ou sur des questions générales que rencontre tout chercheur, à un moment ou à un autre. Contrepartie au format facilement accessible du livre, certains passages, trop allusifs, demandent à notre avis une connaissance préalable plus approfondie des auteurs concernés ou de la problématique traitée, et le lecteur novice en la matière risque peut-être de se sentir un peu perdu dans la rapide succession de points de vue souvent opposés. Il en ressort en tout cas que les études sur la science forment un champ éclaté en de multiples approches, répondant bien en cela à la situation des sciences sociales. La présentation nuancée de l'auteur, qui plaide implicitement pour un retour à un juste équilibre entre déterminants sociaux des convictions scientifiques, et conditions empiriques et logiques de leur production, évite d'entrer directement dans les violentes controverses qui agitent le monde des *sciences studies*. Plutôt que de fournir une solution et d'imposer une vision des sciences, ce sont nos propres questions et réflexions que son exposé nous invite à développer.

Catherine Vilkas

Centre de Sociologie des Organisations

Galison (Peter), Stump (David J.)
(eds). – *The disunity of science :
boundaries, contexts and power.*

Stanford, Stanford University Press
(Writing science), 1996, 567 p., £ 23.

The disunity of science est le fruit d'un colloque qui a eu lieu en 1991 à l'université de Stanford. Les deux termes du titre signalent deux lectures possibles du recueil. D'une part, on peut le lire comme une réflexion sur la pertinence du concept de *disunity* (disparité) dans les études ayant pour objet la

science. D'autre part, la restriction de la discussion aux *sciences studies*, et plus particulièrement à leur version américaine/anglaise, permet de faire le point sur l'état de ce champ à la fin des années quatre-vingt. Certains collaborateurs sont des figures majeures de ce champ et plusieurs ont saisi l'occasion pour récapituler les apports théoriques de leurs travaux récents (voir notamment les contributions de Galison, Hacking, Davidson, Biagoli, Schaffer, Keller et Haraway).

Lu à travers le thème de la *disunity* de la science, le livre souffre d'une incohérence certaine. Les quelques articles qui abordent le thème le font en donnant, chacun, un sens différent au mot «*disunity*». Comme Galison l'indique dans son introduction, le terme «*disunity*» fut choisi en opposition aux revendications du *Mouvement pour l'unité de la science* du Cercle de Vienne. Les articles de Creath et de Cartwright mettent en avant le sens politique (internationaliste, démocratique) et linguistique de l'appel à l'«*unité*» chez Otto Neurath, un des fondateurs du Cercle. Alors que plusieurs articles traitent de la relation entre science et politique, leurs observations sont largement limitées à ses conséquences pour la science. S'appuyant sur l'association actuellement établie, dans les pays anglo-saxons, entre l'«*unité*» et les idées d'«*homogénéité*», de «*hiérarchie*» et de «*domination*», Keller et Haraway mettent en avant des pratiques sémantiques d'exclusion.

D'autres articles, tout en gardant le thème des liens entre science et politique, situent la science dans la culture politique propre à la vie scientifique. Dupré incite à l'adoption du principe de *disunity* pour protéger certaines sciences particulières des retombées des critiques adressées aux autres. Selon Biagoli, le terme sert à légitimer les *sciences studies* dans la sphère universitaire dans une période de particularisme politique (aux États-Unis). Finalement, Rouse

souligne les liens historiques entre les théories de souveraineté politique et la science ; sans expliquer pourquoi, il encourage à développer une philosophie de la science fondée sur un concept foucauldien du pouvoir.

Par ailleurs, Galison relie les préoccupations du mouvement de Neurath à celles des *sciences studies*. Dans son introduction, il oppose l'idéal d'unité (définie sur les plans empirique et ontologique) avec deux thèmes omniprésents dans la réflexion actuelle, notamment la contingence et l'hétérogénéité de la science. Aucun des articles ne traite de la contingence ce qui est, peut-être, reconnaître la faiblesse du pouvoir explicatif de ce concept. En revanche, le thème de l'hétérogénéité est au cœur de plusieurs contributions. Hacking et Davidson soulignent l'hétérogénéité des styles en jeu dans la même activité scientifique. Dupré et Knorr-Cetina mettent en évidence des variations d'une science à l'autre. Finalement, Galison et Fuller situent la production scientifique dans ce que Galison appelle des *trading zones* (zone d'échanges). Dans une critique explicite du concept de «*paradigme*», Galison montre comment les recherches sur les armes nucléaires après la guerre, et le développement de la méthode de Monte Carlo plus particulièrement, dépendaient de la communication entre théoriciens et praticiens de cultures scientifiques complètement différentes, voire incommensurables.

Alors que le livre n'arrive pas à défend la valeur heuristique du concept de *disunity*, il fournit une bonne image des préoccupations des *sciences studies*. Deux thèmes dominent les contributions. Le premier, mentionné ci-dessus, concerne le rejet des paradigmes et des *frameworks* comme condition de travail scientifique. Le deuxième consiste en la recherche d'une troisième voie, entre réalisme et relativisme. Le héros, où plutôt l'anti-héros, dans cette histoire est Bruno Latour, porte-parole supposé de la position relativiste (dont il faut s'écarter) et point

de passage obligatoire dans la recherche d'alternatives. Le deuxième héros est Foucault qui, selon plusieurs auteurs, indique – ou plus exactement légitime – le chemin à suivre. Hacking et Davidson font appel à son modèle de savoir, Davidson à son archéologie, Biagoli à sa méthode généalogique et Rouse à son concept de pouvoir.

Malgré l'intensité de la discussion, les solutions proposées sont minces eu égard aux enjeux. Schaffer nous propose de prendre en compte le rôle des « références » (le *canon* en anglais) dans la production des savoirs scientifiques. Biagoli nous offre une sorte de « néo-Whiggism », mais passe sous silence la tension entre les catégories contenues dans les sources historiques et celles du chercheur. Seul l'article de Wylie fournit une vraie alternative avec sa superbe discussion de la production des données en archéologie.

Un des aspects frappants du livre est l'absence de réflexion sociologique, malgré le souci omniprésent bien qu'implicite d'intégrer les aspects intellectuel et institutionnel de la science dans un seul et même cadre d'analyse. Du point de vue des *sciences studies* cette lacune peut être attribuée à un rapprochement récent des *sciences studies* avec les *cultural studies* qui, pour leur part, s'appuient sur la critique littéraire et l'anthropologie, aux dépens de la sociologie.

Libby Schweber

Harvard University

Bidart (Claire). – *L'amitié. Un lien social*.

Paris, La Découverte, 1997, 403 p., 150 FF.

Le thème de l'amitié, rarement évoqué dans toute sa complexité, suscite d'emblée une confusion que cet ouvrage s'attache avec rigueur à réduire : comment, et pourquoi l'amitié serait-elle

de nature sociale, alors même qu'elle est renvendiquée par les acteurs sociaux comme « privée », intime, transpersonnelle, et qu'elle échappe (contrairement à l'amour) à toute forme d'institutionnalisation ? Comment le mythe de l'amitié s'accommode-t-il du mécanisme d'homophilie (similitudes sociographiques au sein des paires amicales) et de l'ensemble des conditionnements sociaux affectant les représentations comme les pratiques liées à l'amitié ?

Claire Bidart fonde ses analyses sur les résultats de deux enquêtes qualitatives portant sur « la sociabilité et l'amitié » (66 personnes interrogées) et sur « les relations de confiance » (30 entretiens). Ces données sont complétées par l'examen de diverses études statistiques et psychosociologiques, notamment l'enquête « Contacts entre les personnes » réalisée par l'INSEE et l'INED en 1982-1983 (3 507 personnes interrogées) et le General Social Survey de l'université de Columbia (en 1985, 1 534 réponses).

En s'intéressant à des milieux variés et parfois « difficiles » (situation professionnelle marquée par des conflits endémiques ; quartiers Nord de Marseille), l'auteur prenait le risque de voir son objet d'étude s'évanouir dans la gangue des relations interpersonnelles « banales » ou formelles ; et son travail confirme que l'amitié se fraye parfois difficilement un chemin, au travers de milieux où règnent l'agressivité, l'indifférence ou le retrait. Pourtant le fil n'est jamais perdu et C. Bidart sait montrer que l'amitié survit toujours, que ce soit en marge du contexte social (délibérément ou non), ou bien portée, voire incluse dans celui-ci – « contextualisée ». Elle peut même revêtir une tonalité subversive lorsque sa présence relève du défi aux normes ambiantes.

Dans un premier volet de l'ouvrage, l'auteur tente d'évaluer le degré d'influence des milieux de travail et des milieux résidentiels sur la sociabilité.